

Chapitre 1

Brève introduction à l'anthropologie ternaire dite encore spirituelle

Michel Fromaget

Si vous le voulez bien, je me propose de vous introduire d'emblée au cœur de notre sujet. Celui-ci est donc le paradigme anthropologique ternaire qui distingue absolument, en tant que composantes ontologiques de l'être humain, le *corps*, l'*âme* et l'*esprit*. Je dirais les choses ainsi. En matière de paradigme anthropologique, c'est-à-dire en fait de conception, en fait de *représentation de l'homme considéré en tant que tel*, nos contemporains, en particulier ceux qui constituent l'élite nos sociétés, sont pour la plupart aussi ignorants que nos ancêtres qui, concernant le système solaire, s'en remettaient à Ptolémée et plaçaient la terre en son centre. Au vrai, ils sont semblables à ce poisson rouge qui ignore qu'il est dans un aquarium parce qu'il n'en est jamais sorti. Le parallèle qui est fait ici, entre *paradigme anthropologique* et *paradigme cosmologique*, est loin d'être gratuit. Car c'est d'une même erreur qu'il s'agit. A quoi s'ajoute que l'erreur anthropologique est sensiblement plus tragique puisqu'elle porte sur le centre même de notre être, ce centre qui définit notre humanité.

Simplement dite, l'erreur est celle-ci : nous avons tous appris à nous construire, à nous ressentir et à vivre comme des êtres tissés seulement de *deux dimensions ontologiques*, alors que l'homme en a pour le moins *trois*. Devons-nous, dès lors, nous étonner que notre civilisation soit en crise ? Mais, en premier lieu, d'où vient l'erreur ? Tout d'abord, et au plus haut point, de la civilisation occidentale moderne, car c'est certainement elle qui, niant et disqualifiant notre troisième dimension, nous enferme et asphyxie dans les deux premières. Notre société, de reste *aussi bien la laïque que la religieuse*, est donc la première coupable. Première coupable, mais non la seule, car l'individu, vous et moi, le sommes aussi. Il est vrai que dans cette tragique erreur nous trouvons notre compte et que celui-ci paraît excellent. Et tout va bien. Tout va bien tant que l'économie fonctionne et que la santé est bonne. Mais que celles-ci vacillent, alors l'angoisse et la nuit accourent du fond de l'horizon. Mais alors aussi les vraies questions se posent et sont prises enfin au sérieux.

Ces « vraies questions » concernent, aussi et directement, la santé et la médecine. C'est pourquoi il en sera ici question. Le bref exposé qui suit n'a d'autre ambition que d'inciter le lecteur à étudier et méditer les notions et les arguments qui lui permettront, non seulement de commencer à prendre la mesure de ces questions, mais aussi, suivant sa propre équation, de commencer à leur apporter un début de réponse. Nous progresserons en trois temps. Le premier se propose de déminer le vocabulaire de l'anthropologie spirituelle, car il se trouve, hélas ! que les mots utiles à la dire sont piégés depuis des siècles.

Précisions préalables de vocabulaire

Je viens d'employer le mot de « paradigme ». Le sens exact de ce mot nous importe au plus haut point. De quoi s'agit-il ? Voici une définition classique de cette notion : "*Un paradigme est un ensemble de présupposés conceptuels et théoriques assurant la cohésion d'une vision du monde, propre à une culture, et permettant à cette dernière de vivre dans l'environnement qui est le sien*". En sorte qu'un paradigme est une représentation parmi d'autres possibles du réel. Mais il en est une représentation viable et vivable. Tels sont par

exemple les paradigmes cosmologiques géocentrique de Ptolémée et héliocentrique de Copernic. Ou encore les paradigmes anthropologiques dualiste et ternaire, le premier affirmant que l'homme est seulement tissé *de corps* et *d'âme*, le second affirmant qu'il peut être tissé aussi *d'esprit*. Mais avant que nous quittions cette notion capitale de paradigme, je désire qu'ayant bien noté qu'elle désigne de *seuls présupposés*, vous graviez profondément dans votre esprit cette caractéristique sursentielle qui n'appartient qu'aux seuls paradigmes anthropologiques. Savoir qu'en aucun cas *ils ne conçoivent ni ne décrivent l'homme tel qu'il est fait, mais qu'ils font l'homme tel qu'ils le conçoivent et le décrivent*. Ce que les anciennes civilisations, d'Orient notamment, savent depuis des millénaires

La notion de *corps*, quant à elle, si on l'approfondit, est certes délicate, mais l'expérience montre qu'on peut l'évoquer sans engendrer de graves contre-sens. Tel n'est pas, par contre, le cas des notions *d'âme* et *d'esprit* dont le sens peut varier d'un extrême à l'autre suivant qu'elles sont entendues dans leur acception la plus ancienne qui est *biblique* ou dans leur acception plus récente que je qualifierai aujourd'hui, pour simplifier, de *moderne*. Dans cette dernière, l'âme a une très forte connotation religieuse, ou spirituelle, puisqu'elle serait de l'homme sa part éthérée et immortelle. Quant à l'esprit, son sens le plus lourd est ici d'ordre psychologique puisque le plus fréquent est qu'il désigne la faculté de penser, de conceptualiser et comprendre les choses. Tel est par exemple le cas dans les catéchismes catholiques, chez des philosophes comme Descartes et Pascal, dans la littérature romantique et le vocabulaire ordinaire de nos contemporains. Or, soyons très attentifs car *le sens premier et biblique*, bien plus cohérent et respectueux de l'étymologie – raison pour laquelle il sera le nôtre –, ce sens est exactement à l'opposé. Là, le mot *âme* désigne de l'homme seulement son mental, soit *sa part psychologique, sa part ouverte sur le monde naturel* et le mot *esprit* *sa part spirituelle, soit sa part ouverte sur l'infini, le divin et Dieu*, quelle que soit la manière dont celui-ci est conçu.

Je voudrais enfin donner une définition tout à la fois ample et précise du mot spiritualité. Je l'emprunte à Michel Foucault qui écrit dans son livre *L'herméneutique du sujet* : la spiritualité consiste dans « *la recherche, la pratique, l'expérience par les quelles le sujet opère sur lui-même les transformations nécessaires pour avoir accès à la vérité* ». Ce sont ces transformations que l'anthropologie chrétienne, comme nous le verrons bientôt, appelle très justement *metanoïa* et qu'elle comprend non moins justement comme une « nouvelle naissance ». Mais positionnons clairement et sans plus tarder les deux plus grands paradigmes anthropologiques forgés au fil des siècles par notre civilisation.

Les paradigmes dualiste et ternaire

La conception ici nommée de *dualiste* est celle selon laquelle vous et moi, que nous le voulions ou non, avons construit notre humanité et notre personne. Cette conception dit que l'être humain possède *par nature* deux, et seulement deux, dimensions ontologiques, c'est-à-dire nécessaires à la définition de son être même : la physique et la psychique. Soit son *corps* et son *âme*. Ces deux aspects, pour être inséparables n'en sont pas moins distincts. Ils appartiennent à des ordres de réalité différents. Nul ne niera en effet que le monde des os, des viscères et des humeurs n'est pas le même que celui des idées, des pensées et des rêves. Disons un mot rapide de ces deux composants.

Le corps tout d'abord. Le corps ouvre sur le monde *physique*, sur l'ordre des réalités *sensibles*. On dit qu'il ouvre par ses cinq sens sur le monde *des objets*. La conscience qu'il propose de ce monde est une conscience préverbale, comme chez le nourrisson, ou averbale

comme chez les animaux. Mais le corps n'est pas seulement *ouverture* et *sensation*. Il est aussi *action* : il me permet d'agir sur le monde sensible. Au vrai, le corps est mon interface avec le monde extérieur. Par lui, ce monde *s'imprime* dans mon âme et, par lui, mon âme *s'exprime* dans ce monde. L'ontologie du corps a sur lui bien plus à dire, bien sûr. Mais nous ne pouvons ici faire mieux.

L'âme, l'*anima* en latin, la *psyche* en grec, équivaut donc dans son sens ancien et premier au psychisme, au mental. Ce que nous avons déjà signalé. Le mot grec *psyche* dit que l'âme n'est autre que ce qu'étudie la *psychologie*. Le mot latin *anima* suffit déjà à nous prouver que tous les *animaux* ont une âme, bien sûr. L'âme ouvre pour sa part sur le monde *psychique*, sur l'ordre des réalités *intelligibles*, sur le monde des *sujets*. La conscience psychique, contrairement à la conscience corporelle, n'est pas strictement soumise au déterminisme du temps et de l'espace. Elle peut partiellement s'en affranchir. Mais l'âme est aussi *action* : par le langage, parlé ou non, elle agit sur le monde des âmes et des sujets. Sur l'âme aussi nous aurions aussi bien d'autres choses dire. Mais il faudra nous contenter de ce qui vient d'être dit et aussi de cela.

A savoir que toutes les élites, aussi bien profanes que religieuses, qui définissent les orientations de notre société, toutes ces élites, conformément au *paradigme anthropologique dualiste* qui est le leur, toutes affirment que la définition, l'ontologie, l'essence de l'homme se réduit à ces deux dimensions. Selon elles, le reste, donc l'esprit ne concerne pas l'essence, et n'est en conséquence qu'accessoire, secondaire, voire illusoire. Vous pouvez vérifier cela très facilement. Par exemple, en consultant les approches de l'humain promues et imposées par les plus grands noms de l'anthropologie officielle : Marcel Mauss, Cl. Lévi-Strauss, Ralph Linton, S. Freud, ...ou encore par le fameux *Dictionnaire philosophique* de Lalande. Vous pourrez encore le vérifier simplement en constatant que le dernier *Catéchisme de l'Eglise catholique* de 1992 lorsqu'il parle de l'homme n'emploie jamais le mot « esprit » sur son mode *substantif*, mais seulement *qualificatif*.

Un dernier mot sur le paradigme dualiste : celui-ci constatant que le bébé sortant du ventre de sa mère possède déjà, et déjà vivants, déjà en actes, déjà actuels, le corps et l'âme nécessaires à la définition de son humanité, ce paradigme, en toute logique, affirme que l'homme n'a besoin, pour exister en tant que tel, que de *naître une fois*. Ne connaissant qu'une naissance, il ne connaîtra qu'*une vie*. Ne connaissant qu'une vie, il ne connaîtra qu'*une mort*. Nous connaissons tous cela. Et n'est-ce pas si évident que la réalité est là ?

Or donc, permettez-moi de le redire avec force, cela *n'est pas la réalité, cela n'est pas la réalité*, mais seulement *cela que les pré-supposés formant le paradigme dualiste disent qu'elle est*. Croire que cela est la réalité témoigne sur le plan gnoséologique, épistémologique, d'une naïveté, d'un provincialisme vertigineux ! Mais venons-en au paradigme ternaire, donc à la troisième dimension : *l'esprit*.

Je n'aime guère donner de définition de l'esprit, car il est justement en l'homme cet infini qui justement ne peut se définir. C'est donc à titre transitoire et seulement préalable que je vous propose la définition suivante : "*Après le corps et l'âme, l'esprit est la troisième et ultime dimension ontologique de l'être humain. Son rapport à l'âme est comparable à celui de l'âme au corps, et son mode de manifestation privilégié est l'amour*".

Comme l'âme et le corps, l'esprit est « ouverture » et « action ». Mais sur un monde particulier : *le monde spirituel*. Or celui-ci s'avère aussi *inconcevable* aux « yeux de l'âme », c'est-à-dire à « l'intelligence rationnelle et discursive », que les pensées sont *invisibles* aux yeux charnels. Une approche philosophique qui a bien du sens, dit que ce monde spirituel

n'est plus celui des « apparences », mais des « essences ». Il serait celui des réalités « en soi ». Qui le voit, connaît plus clairement la raison ultime des choses, leur origine et leur fin. De manière générale, pour les philosophes, ce monde est celui de la « Sagesse », pour les platoniciens celui des « Idées ». Pour les différentes religions du monde, il est celui de Dieu, de la Divinité, de l'Inconditionné, de l'Incréé etc. Pour les chrétiens il n'est autre que le « Royaume de Dieu ». L'esprit étant, selon les chrétiens, ce lieu en l'homme où habite Dieu, ce lieu où la nature humaine se divinise et où la divine s'incarne.

Mais comprenons-nous bien et ne soyons pas des enfants : les trois ordres de réalité, les trois mondes physique, psychique et spirituel dont nous parlons ne sont pas trois mondes mais un seul et même monde lu et vécu à des profondeurs différentes. Mieux encore : un même monde lu et vécu par un être qui, en nous même, est plus grand que nous même.

Contrairement au corps et à l'âme du nouveau-né qui sont actifs, vivants, « actuels », dès sa sortie du ventre maternel, l'esprit pour être aussi réel qu'eux n'en est pas moins, à l'origine, seulement « virtuel ». Pour devenir « actuel », il doit être *actualisé*, c'est-à-dire : *reconnu, accepté et mis en œuvre*. Cette actualisation, dès lors qu'elle est authentique, entraîne dans l'ordre, non des apparences mais de l'essentiel, un bouleversement si profond que ce dernier est tout à fait semblable à une *nouvelle naissance* ou encore aux métamorphoses biologiques, celles qui transforment les têtards en grenouilles ou salamandres, les chenilles en papillons.

La notion capitale ici, à vrai dire suressentielle, est celle de nouvelle naissance, qu'il faut concevoir comme *progressive* et *continue*, notion qui désigne donc l'actualisation de la troisième dimension de l'être humain, autrement dit l'actualisation du potentiel d'être dont il a hérité par sa première naissance. A la faveur de cette actualisation, il passe de sa phase immature, où il n'est que « corps et âme », à sa phase d'achèvement où il devient progressivement celui que de toute éternité il est appelé à être et qui est tissé de « corps, d'âme et d'esprit ». La vie conférée par la première naissance, la biologique, est une vie *obligée, partielle, relative* et *temporaire*. Le propre de celle conférée par la seconde est d'être *libre, totale, absolue* et *éternelle*. L'anthropologie ternaire considère que c'est dans cette seconde naissance, par laquelle l'individu humain progresse vers son accomplissement, que l'espèce humaine trouve sa définition même. La portée de cette naissance est non seulement d'ordre ontogénétique mais aussi phylogénétique. Je me permets de préciser que toutes les grandes traditions spirituelles, d'Occident comme d'Orient, sont sur ce sujet unanimes.

L'enjeu sur le plan de la santé

Du consentement à se recevoir et se vivre de manière ternaire découlent nombre de grandes conséquences. Et, notamment, pour les soignants et les accompagnants, un changement radical de regard : de regard sur la santé, sur le malade, sur la souffrance, sur la médecine.

Je veux dire *une nouvelle vision de la santé* où celle-ci n'est plus recherchée pour le seul bon fonctionnement ou le seul bien-être des organes du corps et des facultés de la psyché, mais où celle-ci est cultivée dans la perspective du *bien total* qui est celui de *la personne totale*, donc de la personne à *venir*, de la personne *essentielle et ultime*, de la personne tissée de corps, d'âme et d'esprit.

Je veux dire *une nouvelle vision du malade* qui, ne le réduisant plus à sa seule enveloppe psycho-corporelle, lui permet de prendre pied dans son être profond. De s'ancrer dans son être essentiel, spirituel, total et, en ce sens, seul réel. Une vision qui, ce faisant, peu à

peu, lui permettra de découvrir que son « Je », son être authentique, est bien ailleurs que dans sa souffrance et son handicap. Une vision qui, en conséquence, lui donnera bien des raisons, même dans les instants les plus tragiques, de continuer à tout espérer et à nourrir une immense confiance dans la vie.

Je veux dire *une vision de la souffrance* qui soit totale au sens où elle admet que cette dernière puisse avoir, alternativement, ou simultanément, trois sources : le corps, le psychisme, l'esprit. Or donc la souffrance qui est celle de l'esprit n'est pas celle de l'âme, ni du corps. Elle n'est pas celle de la larve, elle est celle du papillon et elle s'exprime de manière particulière, car elle est une souffrance de manque, d'incomplétude, voire d'avortement.

Je veux dire, enfin, *une vision renouvelée des médecines physique et mentale* où ces dernières, tout en agissant dans l'ordre de réalité spécifique qui est le leur, seront exercées dans la perspective et le souci des réalités du troisième ordre qui est l'ordre de l'esprit. Autrement dit, vous l'avez compris, je parle d'une médecine non plus d'organes mais d'une médecine la personne, entendons d'une médecine dispensée dans le respect et pour le bien de la personne totale.

Certainement, à des médecins désireux de se familiariser avec les lois régissant le fonctionnement des inconscients pulsionnel et spirituel, je ne saurais conseiller meilleure lecture que celle des écrits du troisième et dernier des grands psychiatres viennois du XXe siècle : Victor Emile Frankl (mort en 1997). Or Frankl eut aussi des vues très profondes relatives à ce que doit être, et à ce que ne doit pas être, une médecine consciente des trois dimensions de l'humain. Certes, nous savons que la déontologie d'une telle médecine demande au médecin, par son attitude, par sa manière de susciter et d'écouter des récits de vie qui ne soient pas seulement centrés sur les symptômes immédiats, lui demande d'aider son patient à devenir conscient de la responsabilité, qui lui incombe, de se mettre en totalité au monde et de devenir ainsi le véritable acteur de sa vie. C'est bien là l'une des manières les plus effectives qu'a la médecine de spiritualiser l'homme, d'élever le monde et de collaborer ainsi directement à la création divine. Mais il y a à adopter cette déontologie, à bien des égards si enthousiasmante, un risque très grave vis à vis duquel Frankl met sérieusement en garde. Pour parler bref, je dirai que ce risque n'est autre que celui de la confusion des genres. Dans notre monde, en effet, l'esprit, l'âme, le corps forment certes une unité, mais ils n'en sont pas moins profondément distincts. De là vient qu'un prêtre, qu'un accompagnateur spirituel, ou un pasteur, qui ne se soucierait pas de la santé mentale ou de la santé physique des fidèles serait aussi redoutable qu'un médecin qui, parce qu'il ignore tout de l'esprit, agirait au détriment de la personne totale, et donc de la personne réelle de son malade. Mais de là vient aussi que les fonctions médicale et sacerdotale sont radicalement différentes et qu'elles doivent le rester. Sur ce point la pensée de Frankl est extrêmement ferme. Les objectifs poursuivis par ces fonctions appartiennent, en effet, à des ordres de réalité radicalement différents. Sous peine d'exercice illégal de la médecine, un prêtre n'a, en aucun cas, à se substituer au médecin. Et, à moins de naïveté ou de malhonnêteté, un médecin, quand bien même ferait-il le plus grand cas de l'esprit, n'a certainement pas, du moins dans le cadre de sa profession, à agir en tant que guide ou accompagnateur spirituel.

Vous me permettrez, afin de résumer cette question, délicate d'emprunter le vocabulaire que Frankl lui-même utilisait à cette fin. Il disait que l'action du prêtre (ou de l'accompagnateur) doit tendre au bien de l'esprit *per intentionem*, et n'engendrer celui de l'âme et du corps que *per effectum*. Autrement dit, le premier est recherché en tant que fin, le second que comme conséquence. A l'inverse, la pratique d'un médecin conscient de l'esprit recherchera la santé de l'âme et du corps *per intentionem*, tout en œuvrant au bien de l'esprit, mais de surcroît.

Bibliographie

Frankl VE, 1970, La psychothérapie et son image de l'homme, Le Centurion, Paris.

Frankl VE, 1975, Le Dieu inconscient, Le Centurion, Paris.

Foucault M, 2001, L'herméneutique du sujet, Le Seuil-Gallimard, Paris.

Fromaget M, 1991, « Corps Ame Esprit » Introduction à l'anthropologie ternaire, Paris, Albin Michel.

Fromaget M, 2015, La vocation spirituelle de l'homme. Bréviaire d'anthropologie « Corps, Ame, Esprit », Editions UPPR, Paris.